

exemple, un rapport d'équivalence entre homosexualité et hétérosexualité, cette dernière étant soumise à la même interrogation fondamentale que toute autre pratique : « Du point de vue de la psychanalyse, [...] l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi et qu'il y aurait lieu d'attribuer à une attraction chimique en son fondement » (*Trois Essais sur la théorie sexuelle* [1905], trad. franç. de P. Koepel, Gallimard, 2003, note ajoutée en 1915). Il n'y aurait donc pas de sexualité « normale » versus une sexualité « folle ». Nous sommes tous des névrosés.

Parallèlement à la découverte de l'inconscient et à la place accordée à la libido, il faut souligner l'action de nombreux mouvements militants d'émancipation en faveur d'une « libération » sexuelle en rapport direct avec sa « désaliénation ». Des travaux de Magnus Hirschfeld à Berlin dans son Institut pour la science sexuelle fondé en 1919 jusqu'aux plus récents mouvements de lutte contre la transphobie, en passant par les différentes vagues du féminisme, le militantisme politique a largement contribué à faire sortir la sexualité et ses anomalies supposées des catégories psychiatriques, par ailleurs contestées de l'intérieur par l'antipsychiatrie et la psychothérapie institutionnelle. La sortie du film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, en 1975, s'inscrit dans cette perspective critique – et il n'est pas anodin de constater que Billy, l'un des internés affecté de bégaiement, « guérit » après une relation sexuelle qui transgresse les règles de l'asile. De même, c'est en grande partie grâce

à la mobilisation de militants politiques que l'homosexualité est sortie du classement des maladies mentales de l'Organisation mondiale de la santé, en 1990.

Ces exemples disent assez combien les critères de la « folie », en particulier en matière de sexualités, dépendent d'une science qui repose sur un socle idéologique puissant. Aujourd'hui, le DSM (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders) publié par l'Association psychiatrique américaine, classe, dans sa version en cours (V), les troubles de l'érection, la dysphorie du genre ou le transvestisme parmi les maladies mentales.

Laure Murat

FOUCAULT Michel (1926-1984)

Penseur de la folie et de la délinquance, Michel Foucault a aussi été celui de la sexualité en publiant, en 1976, puis en 1984, trois volumes d'une histoire de la sexualité qui devait à l'origine en compter six (« La chair et le corps », « La croisade des enfants », « La femme », « La mère et l'hystérique », « Les adultes pervers » et « La population et la race »).

Dans son premier opus, *La Volonté de savoir* (Gallimard, 1976), le philosophe prend pour objet la sexualité du XIX^e siècle. Une sexualité qu'il avait analysée une première fois, au début des années 1960, dans son *Histoire de la folie* (Plon, 1961) en s'intéressant à la question de la morale familiale, mais aussi dans son cours de 1974 au Collège de France, sur « Les anormaux », dans lequel il aborde le problème des individus dangereux – monstres, incorrigibles et surtout onanistes – qui naissent au

croisement des rapports entre la sexualité et l'organisation familiale, telle qu'elle est posée au XVIII^e siècle par la médecine psychiatrique.

En 1976, Foucault propose un livre mixte, à la fois histoire de la sexualité et histoire du pouvoir. Texte court et incisif, *La Volonté de savoir* poursuit le projet foucauldien d'écrire une histoire des corps et de la manière dont on a investi ce qu'il y a de plus vivant en eux. Projet qu'il a engagé un an avant dans *Surveiller et punir* (Gallimard, 1975) et qui lui a permis de montrer comment le pouvoir exerce sur les individus une emprise directe en s'attaquant à la constitution des identités par l'imposition d'emplacements, de temps ou encore de gestes. Mais ce premier volume se présente aussi comme une introduction méthodologique, dans laquelle l'auteur précise son questionnement sur la production des discours chargés d'une valeur de vérité et sur les liens que ces discours entretiennent avec les différents mécanismes et institutions du pouvoir. Dans son dernier chapitre, il en profite pour mettre en place un modèle alternatif d'analyse du pouvoir et essayer, dans le cas de la sexualité, de comprendre son rôle actif dans la production des plaisirs.

Pour Foucault, il s'agit de cerner les effets particuliers de tout un ensemble de stratégies discursives et politiques à partir d'une construction anthropologique assez inhabituelle pour lui dans laquelle il distingue deux types de savoirs sur la sexualité : l'*ars erotica* et la *scientia sexualis*. D'un côté – en Chine, au Japon, en Inde –, il existe des techniques qui ont pour fonction l'intensification des plaisirs. L'apprentissage du sexe se

fait au terme d'une initiation et d'un long enseignement venant d'un maître. Au contraire, en Occident, l'expérience de la sexualité est entièrement prise dans des discours normatifs et législatifs. Cette *scientia sexualis* ne se pose pas la question de l'intensification des plaisirs, mais plutôt celle de la vérité du désir. L'apprentissage de la sexualité y est aussi constamment renvoyé au partage entre le permis et le défendu, le normal et le pervers.

Cette construction l'oblige, dans un premier temps, à élargir le domaine classique d'analyse de la sexualité vers d'autres lieux, d'autres discours, tels les règlements, les traités de théologie morale, les ouvrages de médecine et de psychiatrie, les manuels d'éducation et les dispositifs architecturaux comme ceux des collèges au XIX^e siècle, qui sont pour lui une parfaite illustration de la focalisation sans précédent du pouvoir sur le sexe dans les sociétés occidentales. C'est historiquement, aussi, qu'il va chercher à remettre en cause l'affirmation d'un processus de civilisation qui se serait exprimé, pour ce qui concerne la sexualité, dans les termes d'une répression de plus en plus forte. Pour Foucault, il est tout simplement faux de croire en la répression comme en une certaine histoire de celle-ci. Il est de même impossible d'envisager soudainement, à la fin du XIX^e siècle, l'avènement d'une morale rigoriste et il est tout aussi faux, poursuit-il encore, de croire que la mise au travail du prolétariat a conduit à la mise entre parenthèses du corps et des plaisirs, et que la sexualité a, depuis lors, été confinée à la chambre parentale et n'a plus eu pour seule fonction que la

reproduction de l'espèce et de la force de travail.

L'hypothèse répressive ne rend pas compte de l'intense production discursive qui s'exprime moins en termes de prohibition et d'interdiction que d'adoption, par le pouvoir, du registre de l'intérêt public, lequel appelle des procédures de gestion de la sexualité qui sont spécifiques. La sexualité n'a donc pas été réprimée, mais a fait l'objet de mécanismes plus subtils de séduction, d'investissements et de réinvestissements successifs de la part du pouvoir, comme par exemple dans le cas de la cellule familiale. Ce sont trois foyers de discours tenus sur la sexualité depuis le XII^e siècle qui vont permettre à Foucault de suivre le développement d'énoncés et de tactiques de pouvoir spécifiques. L'Église, qui a rendu possible un premier rapprochement entre sexualité et vérité à partir du rituel de la confession et de l'aveu. L'école, qui a produit tout un savoir particulier sur l'éducation sexuelle. Et enfin l'État, qui, depuis le XVIII^e siècle, développe un nouveau type de contrôle des populations qui suppose la mise en place de processus généraux capables d'imposer et de transformer durablement des normes de vie : de l'alimentation quotidienne à l'aménagement des villes, en passant par le contrôle de la natalité.

Contre ce « dispositif » de sexualité qui semble pouvoir absorber ses opposants, y compris les plus virulents, quelle libération est envisageable ? Il ne faut pas croire, rappelle Foucault, que, en disant oui au sexe, on dirait non au pouvoir. Il est au contraire nécessaire de mobiliser d'autres points d'appui que le « sexe-désir »

pour une telle contre-attaque, par exemple les « plaisirs » que Foucault découvre dans l'éthique grecque de la sexualité, qui est de l'ordre d'un savoir-faire permettant aux individus d'instaurer un certain type de rapport à soi.

C'est dans *L'Usage des plaisirs et Le Souci de soi* (Gallimard, 1984 et 1992), que Foucault poursuit son histoire de la sexualité, mais cette fois-ci en faisant largement évoluer son projet vers une analyse des manières dont l'homme occidental s'est constitué comme sujet durant l'Antiquité à partir de certaines expériences de la sexualité. Comment gouverne-t-on soi-même sa sexualité et comment se reconnaît-on soi-même comme sujet d'une sexualité ? De part en part historique et philosophique, ce projet permet à Foucault de revenir aux textes classiques de Platon, Aristote ou encore des cyniques, comme Diogène Laërce, qui montrent que la réflexion morale est entièrement tournée vers la « maîtrise » des plaisirs, qui est, pour Foucault, de l'ordre d'une technique de vie, d'une attitude, d'une manière de se comporter et d'une pratique sociale. Seule l'Antiquité a été capable de penser le sexe sans la loi et d'examiner certaines pratiques hors du cadre théorique de l'interdit. Ce long détour historique vers l'Antiquité permet également à Foucault de montrer d'autres caractéristiques essentielles de la réflexion sur la sexualité, dont l'indissociabilité du fait politique et du souci éthique. Le rapport de maîtrise que l'on cherche à exercer sur soi-même ne peut se réaliser que dans le pouvoir que l'on exerce sur les autres.

croisement des rapports entre la sexualité et l'organisation familiale, telle qu'elle est posée au XVIII^e siècle par la médecine psychiatrique.

En 1976, Foucault propose un livre mixte, à la fois histoire de la sexualité et histoire du pouvoir. Texte court et incisif, *La Volonté de savoir* poursuit le projet foucauldien d'écrire une histoire des corps et de la manière dont on a investi ce qu'il y a de plus vivant en eux. Projet qu'il a engagé un an avant dans *Surveiller et punir* (Gallimard, 1975) et qui lui a permis de montrer comment le pouvoir exerce sur les individus une emprise directe en s'attaquant à la constitution des identités par l'imposition d'emplacements, de temps ou encore de gestes. Mais ce premier volume se présente aussi comme une introduction méthodologique, dans laquelle l'auteur précise son questionnement sur la production des discours chargés d'une valeur de vérité et sur les liens que ces discours entretiennent avec les différents mécanismes et institutions du pouvoir. Dans son dernier chapitre, il en profite pour mettre en place un modèle alternatif d'analyse du pouvoir et essayer, dans le cas de la sexualité, de comprendre son rôle actif dans la production des plaisirs.

Pour Foucault, il s'agit de cerner les effets particuliers de tout un ensemble de stratégies discursives et politiques à partir d'une construction anthropologique assez inhabituelle pour lui dans laquelle il distingue deux types de savoirs sur la sexualité : l'*ars erotica* et la *scientia sexualis*. D'un côté – en Chine, au Japon, en Inde –, il existe des techniques qui ont pour fonction l'intensification des plaisirs. L'apprentissage du sexe se

fait au terme d'une initiation et d'un long enseignement venant d'un maître. Au contraire, en Occident, l'expérience de la sexualité est entièrement prise dans des discours normatifs et législatifs. Cette *scientia sexualis* ne se pose pas la question de l'intensification des plaisirs, mais plutôt celle de la vérité du désir. L'apprentissage de la sexualité y est aussi constamment renvoyé au partage entre le permis et le défendu, le normal et le pervers.

Cette construction l'oblige, dans un premier temps, à élargir le domaine classique d'analyse de la sexualité vers d'autres lieux, d'autres discours, tels les règlements, les traités de théologie morale, les ouvrages de médecine et de psychiatrie, les manuels d'éducation et les dispositifs architecturaux comme ceux des collèges au XIX^e siècle, qui sont pour lui une parfaite illustration de la focalisation sans précédent du pouvoir sur le sexe dans les sociétés occidentales. C'est historiquement, aussi, qu'il va chercher à remettre en cause l'affirmation d'un processus de civilisation qui se serait exprimé, pour ce qui concerne la sexualité, dans les termes d'une répression de plus en plus forte. Pour Foucault, il est tout simplement faux de croire en la répression comme en une certaine histoire de celle-ci. Il est de même impossible d'envisager soudainement, à la fin du XIX^e siècle, l'avènement d'une morale rigoriste et il est tout aussi faux, poursuit-il encore, de croire que la mise au travail du prolétariat a conduit à la mise entre parenthèses du corps et des plaisirs, et que la sexualité a, depuis lors, été confinée à la chambre parentale et n'a plus eu pour seule fonction que la

reproduction de l'espèce et de la force de travail.

L'hypothèse répressive ne rend pas compte de l'intense production discursive qui s'exprime moins en termes de prohibition et d'interdiction que d'adoption, par le pouvoir, du registre de l'intérêt public, lequel appelle des procédures de gestion de la sexualité qui sont spécifiques. La sexualité n'a donc pas été réprimée, mais a fait l'objet de mécanismes plus subtils de séduction, d'investissements et de réinvestissements successifs de la part du pouvoir, comme par exemple dans le cas de la cellule familiale. Ce sont trois foyers de discours tenus sur la sexualité depuis le XII^e siècle qui vont permettre à Foucault de suivre le développement d'énoncés et de tactiques de pouvoir spécifiques. L'Église, qui a rendu possible un premier rapprochement entre sexualité et vérité à partir du rituel de la confession et de l'aveu. L'école, qui a produit tout un savoir particulier sur l'éducation sexuelle. Et enfin l'État, qui, depuis le XVIII^e siècle, développe un nouveau type de contrôle des populations qui suppose la mise en place de processus généraux capables d'imposer et de transformer durablement des normes de vie : de l'alimentation quotidienne à l'aménagement des villes, en passant par le contrôle de la natalité.

Contre ce « dispositif » de sexualité qui semble pouvoir absorber ses opposants, y compris les plus virulents, quelle libération est envisageable ? Il ne faut pas croire, rappelle Foucault, que, en disant oui au sexe, on dirait non au pouvoir. Il est au contraire nécessaire de mobiliser d'autres points d'appui que le « sexe-désir »

pour une telle contre-attaque, par exemple les « plaisirs » que Foucault découvre dans l'éthique grecque de la sexualité, qui est de l'ordre d'un savoir-faire permettant aux individus d'instaurer un certain type de rapport à soi.

C'est dans *L'Usage des plaisirs* et *Le Souci de soi* (Gallimard, 1984 et 1992), que Foucault poursuit son histoire de la sexualité, mais cette fois-ci en faisant largement évoluer son projet vers une analyse des manières dont l'homme occidental s'est constitué comme sujet durant l'Antiquité à partir de certaines expériences de la sexualité. Comment gouverne-t-on soi-même sa sexualité et comment se reconnaît-on soi-même comme sujet d'une sexualité ? De part en part historique et philosophique, ce projet permet à Foucault de revenir aux textes classiques de Platon, Aristote ou encore des cyniques, comme Diogène Laërce, qui montrent que la réflexion morale est entièrement tournée vers la « maîtrise » des plaisirs, qui est, pour Foucault, de l'ordre d'une technique de vie, d'une attitude, d'une manière de se comporter et d'une pratique sociale. Seule l'Antiquité a été capable de penser le sexe sans la loi et d'examiner certaines pratiques hors du cadre théorique de l'interdit. Ce long détour historique vers l'Antiquité permet également à Foucault de montrer d'autres caractéristiques essentielles de la réflexion sur la sexualité, dont l'indissociabilité du fait politique et du souci éthique. Le rapport de maîtrise que l'on cherche à exercer sur soi-même ne peut se réaliser que dans le pouvoir que l'on exerce sur les autres.

Alors que la morale sexuelle grecque est centrée autour de quatre élaborations théoriques et pratiques (le rapport sexuel, *aphrodisia* ; l'activité sexuelle, *chresis aphrodision* ; la maîtrise, *enkrateia* ; la tempérance, *sophrosune*), au II^e siècle de notre ère, une nouvelle érotique se met en place, celle du « souci de soi ». Elle aussi est de l'ordre d'un travail sur soi, qui peut s'effectuer à partir de diverses techniques mentales d'attention à soi-même, d'examen de conscience, de mise à l'épreuve, mais aussi d'autres formes d'expression de soi.

Le résultat de cette transformation de la problématisation grecque des plaisirs dans la pensée romaine – qui se distingue par un surcroît d'austérité – a mis en avant plusieurs questions : les *aphrodisia* sont-ils bons ou mauvais pour ma santé ? Qu'est-ce qui est juste ou injuste à l'égard de ma femme ? Qu'est-ce qui est bon ou mauvais pour mon accès à la vérité ? Dans le cas plus particulier de la vie matrimoniale, une nouvelle préoccupation pour le mariage et pour le rapport conjugal a vu le jour. Plutarque propose, par exemple, de confier à la seule épouse les rôles de l'amie et de l'aimée, qui étaient autrefois séparés. La fidélité est désormais imposée à l'homme et à la femme. Pour l'épouse, aussi, tout rapport sexuel avec un autre homme est exclu. Il lui revient l'obligation de ne pas ruiner la maison et de ne pas déshonorer son mari...

En amorçant, avec son histoire de la sexualité, une radicale transformation des théories concernant la sexualité, Foucault s'est rapidement imposé dans les études portant sur le genre et le féminisme. La référence à ces

travaux a permis de remettre en question la plupart des stéréotypes identitaires sur le genre, en montrant surtout comment ceux-ci sont socialement construits. Mais l'apport sans doute le plus important de Foucault concerne son analyse de l'invention du terme et du concept d'homosexualité. Au même titre que la « femme », l'« homosexuel » ne se réfère pas à une espèce naturelle, c'est une construction discursive et stratégique. Sur ce point, les travaux de la philosophe américaine Judith Butler, en particulier lorsqu'elle exploite le concept de « contrainte productive », forgé par Foucault, lui permet de montrer le profond travail de politisation du corps et comment celui-ci passe toujours par un rapport de force avec le pouvoir. L'exclusion par l'injure, en particulier dans le cas du corps *queer*, a été l'occasion d'affirmer une identité, et donc d'en cerner les contours comme de la rendre visible.

Jean-François Bert

FOURIER Charles (1772-1837)

Dans la *Théorie de l'unité universelle* (1822), Fourier décrit l'accueil que les Harmoniens de Gnide réservent aux voyageurs venus d'Éphèse : la visite des ateliers, des champs, des industries en alternat, avec des collations de mets variés, et le soir, après la fête gourmande du dîner, la fête galante, une joyeuse bacchanale. Chaque Éphésien ou Éphésienne choisit un Gnidien ou une Gnidienne disposé à les satisfaire. Une hospitalité plénière qui offre aux étrangers, outre l'initiation au travail attrayant, les plaisirs essentiels de la bonne chère et de la libre sexualité.